

Sophie Wahnich (dir.), *Histoire d'un trésor perdu.
Transmettre la Révolution française*

Paris, Les Prairies ordinaires, 2013

Jacques Guilhaumou



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13465>

DOI : 10.4000/ahrf.13465

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2015

Pagination : 239-241

ISBN : 978-2-200-92958-9

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « Sophie Wahnich (dir.), *Histoire d'un trésor perdu. Transmettre la Révolution française* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 379 | janvier-mars 2015, mis en ligne le 15 février 2015, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13465> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13465>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

Sophie Wahnich (dir.), *Histoire d'un trésor perdu. Transmettre la Révolution française*

Paris, Les Prairies ordinaires, 2013

Jacques Guilhaumou

RÉFÉRENCE

Sophie Wahnich (dir.), *Histoire d'un trésor perdu. Transmettre la Révolution française*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2013, 367 p., ISBN 978-2-35096-071-5, 24 €.

- 1 Le présent ouvrage collectif porte sur l'actualité de la Révolution française au regard de la transmission de son héritage. Nous le savons, l'actualité de l'événement révolutionnaire consiste souvent dans le jeu actuel des procès en cours, à l'exemple sans cesse réitéré de la figure de Robespierre. À ce titre, un tel recours historique, jusque dans les médias, demeure encore source d'interférences mutuelles, donc producteur de lien social et de réciprocité à l'encontre de la déliquescence des valeurs républicaines. Dans l'introduction et le premier texte (« L'inquiétude de la transmission »), Sophie Wahnich propose de conceptualiser la notion de transmission, tout en adoptant une démarche contextuelle. Elle centre l'approche de l'actualité de la Révolution française autour de ce qui reste de son potentiel créateur d'une part, et de ce qui s'articule aux préoccupations présentes sur une citoyenneté en devenir d'autre part. À ce titre, elle reprend centralement la notion-concept d'institutions civiles, analysée à maintes reprises par Françoise Brunel dans ses travaux sur les montagnards, concept rapporté aussi à l'analyse de l'intuition politique développée par les philosophes allemands contemporains de la Révolution française. Puis en second lieu, Sophie Wahnich resémantise historiquement le concept « européen » d'incertitude par un déplacement vers la notion d'inquiétude considérée comme constitutive du moment révolutionnaire. Elle en vient ensuite à considérer que si nous arrivons à percevoir la

coupure de la Révolution française au travers du regard des révolutionnaires les plus radicaux, l'événement révolutionnaire relève d'« une éthique de soi exigeante » qui permet de « faire justice », et ouvre ainsi la voie à sa transmission. Mais, si cette coupure est brouillée dans le discours même des conventionnels pris dans le maintien aléatoire d'une relation avec les porte-paroles, à l'exemple des massacres de septembre, l'idée du temps historique et de son devenir située au fondement de l'actualité de la Révolution française perd de sa lisibilité. Sophie Wahnich montre aussi en quoi l'instrumentalisation politique de la violence, plus que le ressenti de l'événement révolutionnaire, rend difficile la lecture de l'événement-rupture, et donc sa transmission, d'autant que cette violence accède au statut de concept avec la séquence de la Terreur. Elle reprend donc l'analyse de la Révolution française comme intuition politique mais selon des modalités historiques qui lui sont propres au regard de ses recherches sur les émotions révolutionnaires. Elle insiste sur l'importance de l'intuition sensible dans la mesure où cette forme de l'intuition révolutionnaire est perçue à la fois comme un risque et une chance, donc comme une donnée nécessaire à la transmission, et devient ainsi l'élément central de la nécessité historique, donc de l'idée de temps révolutionnaire. C'est vraiment là où elle situe l'importance du jugement politique des conventionnels, en particulier des montagnards, lorsqu'ils ont recours aux institutions civiles pour juguler une telle incertitude inscrite au cœur même de l'événement révolutionnaire. Il s'agit alors de mettre un temps de côté, au nom de la nécessité historique de l'intuition politique du temps révolutionnaire dans l'abord de la transmission de l'événement, les considérations sur l'esprit politique de la Révolution française, certes au risque de marginaliser l'évaluation précise, donc en contexte, de la réflexivité des acteurs révolutionnaires.

- 2 Tout commence ici par la mise en scène de l'événement-Thermidor dans l'immédiateté, sans prendre donc en compte l'ensemble des archives rassemblées dans les *Archives parlementaires*. Jolène Bureau considère ainsi principalement les interventions des conventionnels et les premiers pamphlets dans le but de s'interroger ou non sur l'existence d'une version officielle. Que conclure du constat que le « Robespierre historique » est recouvert par les « Robespierre mémoriels » ? La réalité de l'individu révolutionnaire reste-t-elle ici paradoxalement à la marge ? L'interrogation continue avec le cas des Mémoires pendant la Restauration, étudiés par Anna Karla, tout particulièrement la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française*. Indéniablement s'ouvre ici un espace de communication relatif à la Révolution française face à des lecteurs soucieux d'entrer dans le dialogue suscité par les éditeurs au nom de la quête d'une vérité de l'événement. Ainsi émerge une identité collective, un nous révolutionnaire. Cependant la discontinuité de la transmission, de la Restauration aux années 1830, étudiée par Emmanuel Fureix, brouille de nouveau les cartes, toujours à partir du support de Mémoires, mais souvent clivées, et inégalement explicites, tout en maintenant entre elles et leurs lecteurs une interaction permanente. Pour autant, il s'instaure bien un sens commun du langage révolutionnaire qui positionne l'individu révolutionnaire à l'horizon du droit naturel déclaré.
- 3 Nul ne s'étonnera alors que ce qu'il en est de la nature du moi, et du fonctionnement de l'esprit humain en Révolution, prend d'abord forme à partir d'un objet, périphérique en apparence, la guillotine saisie à travers le rêve (« Je rêve de la Terreur.. ») de l'érudit Maury présenté à la Société médico-psychologique, et souvent cité jusqu'à Freud, comme le montre Nathalie Richard. L'invention d'un nouveau sujet politique se

transmet ainsi à l'intérieur d'un espace cognitif, mais par la médiation d'une Révolution rêvée. La réalité de l'individu révolutionnaire nous échappe-t-elle encore ? Qu'en est-il alors de la transmission de l'événement révolutionnaire dans les années 1848-1880 ? Olivier le Trocquer interroge ici les discontinuités de cette expérience révolutionnaire, ne serait-ce que pour se mettre à distance de la philosophie de l'histoire. La seconde République apparaît alors comme un moment de transformation de la transmission plein d'ambiguïtés, ainsi de la figure d'un peuple tout à la fois sans cesse réinventé et toujours instable. Toute tentative de reprise de la Révolution renvoie à des « effets de répétition négative ». Certes Michelet rend mieux pensable la Révolution française, mais le lecteur d'une image de la Révolution véhiculée principalement par le roman (Victor Hugo en premier lieu) est pris dans l'oscillation incertaine entre le possible et le réel. Avec la Commune de 1870-1871, le travail d'interprétation du moment révolutionnaire est tout autant un parcours continu et nécessaire en référence à la Révolution française. Mais c'est surtout le point d'orgue de l'émergence des femmes révolutionnaires qui marque la presse de l'époque, jusqu'au *Journal officiel*. L'individu/e genré/e apparaît ainsi comme une présence certaine là où règne de l'imprévu dans la transmission, à l'exemple de la guillotine incendiée par la Commune de manière symbolique sur la place Voltaire précisément. Reste que « le réévénement » bute de nouveau sur l'impossible avec la défaite après la victoire. Olivier Trocquer en vient à considérer qu'en se mettant le plus à distance possible des interprétations historiennes construites sur une base archivistique sans cesse élargie, parler de forclusion de l'héritage n'est pas trop fort, ce qui laisse une fois de plus en suspens le témoignage de l'expérience vécue des individu/e/s.

- 4 Cependant bien des éléments fondateurs de l'héritage nominaliste de la Révolution française persistent, voire s'enrichissent. Marc Deleplace étudie ainsi les deux moments-clés de l'instauration de la Révolution française à l'école : d'abord le temps inaugural de la troisième République, puis le tournant pédagogique et épistémologique des années 1980-2000, particulièrement propice au renouvellement de cet héritage. C'est là où se met en place un véritable répertoire des individus acteurs de la Révolution française, par la description de leurs expérimentations multiples à l'horizon d'un sens moral de l'événement. Ce constat est singulièrement renforcé par l'examen des programmes scolaires des années 1980-1990 : il s'agit alors bien de « présenter les principaux acteurs de la période révolutionnaire » dans un récit synthétique. Ce mouvement vers les acteurs s'accompagne d'un renforcement du sens civique de l'événement révolutionnaire. La transmission socialiste de la Révolution française, étudiée par Jean-Numa Ducange, en appui sur des lectures militantes, associe, pour sa part, les figures révolutionnaires majeures à des « blocs historiques » propices au maintien de l'héritage révolutionnaire, à l'exemple le plus fameux de l'approche, certes critique, de l'événement révolutionnaire par Marx dans ses écrits de jeunesse. Au-delà des différentes lectures d'une tradition socialiste non homogène, et du schématisme d'un dépassement de la « révolution bourgeoise », la transmission est constante par le fait de nouvelles approches de l'individu révolutionnaire dans l'événement. Même les lectures contre-révolutionnaires des premières décennies du XX^e siècle, étudiées par Guillaume Mazeau, n'échappent pas à la valorisation des individus, en l'occurrence « les victimes » de la Révolution française, par la transmission démultipliée des récits de leurs « persécutions » sous l'impulsion des familles elles-mêmes, assurant ainsi la transition mémorielle. Reste le rejet réitératif de l'acteur révolutionnaire dans la masse

d'une foule organique, violente et sans rationalité, à l'exemple de Gustave Le Bon dans sa *Psychologie des foules* (1895).